

Apologia

La puissance de la propriété ne peut être laissée aux propriétaires, aux grands propriétaires. La force de l'économie doit être à la disposition de la collectivité laquelle doit organiser dans son sein et permettre aux ouvriers, au peuple de s'élever, de devenir des techniciens et pas des éléments au service du capitalisme. Le jour que cela sera fait, ils seront les chefs du travail et alors nous aurons vraiment effectué une notable révolution, et nous aurons obtenu deux résultats; détruit les capitalistes et pour les entrepreneurs détruit le profit, et l'argent sera à la disposition du travail.

Il y a la nécessité de l'économie réglée et quand cela sera fait, il n'y aura plus de danger. La manière pour arriver à ce but est simple, avant tout détacher des techniciens du capitalisme et les faire arriver à nous.

Il est très difficile à expliquer. Quand nous parlons de travail sujet de l'économie, il n'y a pas raison de parité.

La préoccupation des camarades Français est le danger de la bureaucratisation de l'élite, et la nécessité de faire entrer le peuple dans l'élite. Le Fascisme a fait tous les efforts pour obtenir cela et reconnaître tous les droits du peuple, et cela à travers les syndicats et à travers l'action politique du Parti qui s'efforce de créer toujours des nouveaux cadres. Il y a des cours pour tout le peuple, pour les paysans, pour les ouvriers, etc., chacun d'eux peut recueillir du peuple tout ce qu'il a de meilleur. Nous avons les syndicats pour éviter les conflits et maintenir toujours le contact entre le peuple et l'élite, ce qui est essentiel.

G. DIAZ DE SANTILLANA La discussion va bientôt se clore. Je crois qu'il serait opportun de faire le point.

De l'ensemble des travaux, et des conversations particulières se dégagent assez nettement les problèmes que la délégation française avait à présenter, et qui ont été énoncés par un groupe d'entre vous de la manière suivante:

- 1) Anticapitalisme et participation aux entreprises.
- 2) Bilan économique de la corporation.
- 3) Efficacité de la participation ouvrière.
- 4) Garanties communes entre l'individu et l'Etat.
- 5) Problèmes du développement de l'élément nationaliste.
- 6) Quelles sont les valeurs universelles que le fascisme prétend apporter à la civilisation.

Aux deux premières questions, il a été amplement répondu. Sur la troisième, je crois que M. Rossoni va vous donner dans un instant les précisions nécessaires.

Restent les trois dernières, auxquelles il a été répondu en partie, et parfois implicitement. Mais comme plusieurs camarades français viennent de me manifester une certaine insatisfaction à ce sujet, je vais tâcher d'y répondre moi-même.

Je n'oublie pas, au surplus, que plusieurs d'entre vous sont des hommes de pensée, qui voudraient voir des catégories générales, et qui ont quelque fois eu l'impression que leurs adversaires se "défilait".

Pour ma part, je crois que les italiens ont répondu en toute loyauté. Et ce qui vous semblait quelquefois la fuite par la tangente, c'était l'équivoque inévitable entre deux mentalités diverses.

Plusieurs d'entre nous ont voulu vous expliquer ce que étaient nos valeurs spirituelles. Vous avez eu l'impression qu'elle étaient difficiles à définir. Ce fait ne devrait pas être masqué, au contraire car il est caractéristique de notre temps.

On pense, ici, surtout en catégories d'action. Les justifications intellectuelles ne peuvent qui suivre les événements, et pour mon compte je tiens qu'il est inutile de chercher des harmonies préétablies qui accorderaient entre elles discipline et liberté, ou des systèmes vous prouvant par les discours comme quoi il ne saurait y avoir de divergence entre sentiment et autorité. Le parti d'action a été bien plus clair lorsqu'il vous a dit: l'on ne peut avoir en même temps la liberté et la révolution. Jamais ces deux ne se sont accordées.

Une telle admission me semble plus féconde qu'une synthèse dialectique. Et j'ai aimé qu'un de nos étudiants soit venu vous dire que si nous n'avons pas la liberté, c'est qu'évidemment nous ne sommes pas encore en condition de l'avoir: que dans l'État actuel de l'Europe, et avec nos précédents, il faut un effort concentré pour nous assurer l'existence et que les principes importés du dehors avaient produit, par le conflit avec notre tradition un trop grand déchet d'anarchie, de corruption et de caciquisme.

C'est sur ces précédents historiques que je voudrais m'arrêter un instant, car ils n'ont pas été mis en évidence. Plusieurs siècles de domination étrangère et d'empire ecclésiastique sur les masses ne sont pas sans marquer un peuple:

et ce qui nous manquait, c'était justement ce que M. Benda voit transparaître, défilé ans d'histoire de France, "La volonté d'être une Nation".

Toute force qui soit réelle et organique est donc par cela même justifiée: et pour mon compte je crois que c'est du côté du parti d'action que vous devez chercher les valeurs nouvelles. Elles sont encore implicites, obscures, mais elles sont là.

Je n'oublie pas cette réflexion de Ganivet, qui avait perçu chez nous la prépondérance de la jeunesse, par contraste avec l'Allemagne, ou prédominant "les gros ventres de quarante ans".

Un intellectuel, qui évidemment n'était pas bête, a dit une fois: "l'action aussi est créatrice". Cet "aussi" est délicieux: il a la fraîcheur d'une découverte. En Italie, c'est une vérité qu'on pressentait depuis bien longtemps. On pourrait la formuler ainsi: "Il appartient à l'action d'être créatrice, il appartient à l'esprit d'établir les catégories du jugement. Ces deux champs ne sauraient être confondus".

Voilà pourquoi il est bien de ne pas pousser la gent intellectuelle du fascisme à s'expliquer trop clairement. Nous ne sommes pas en un temps où l'on peut mettre sur pied une théorie. Et à ce sujet, je voudrais faire une remarque. On admet aujourd'hui couramment que toute révolution est une réaction vers quelque chose: mais il faudrait aussi ajouter qu'il y a un certain type de pensée et de terminologie qui sont tout naturellement de cette réaction, et qui doit se résorber avant qu'on passe à la véritable activité constructive. Autrement, c'est le cercle vicieux. Encore un pas de plus, et c'est de la dialectique.

En Italie et en Allemagne, ce danger est particulièrement grave. En Allemagne, à cause de la tendance à tout penser jusqu'au bout, en défi du bon sens: en Italie, à cause de la forme extérieure qui risque de tout absorber.

En vérité rien n'est plus facile pour l'esprit italien que de trouver une forme satisfaisante où puissent se justifier tous les éléments qui lui donnent, et la nécessité, et ses passions. Nous sommes surchargés de "formes" possibles, c'est ce que les étrangers appellent notre sens théâtral. Les Grecs l'auraient appelé un "sens théorique". Et vous voyez à quoi cela mène.

Je le dis, par ce que cela peut vous aider à comprendre M. Spirito. Son système a apparu à beaucoup d'entre vous

purement scolastique; il est certain que les conclusions qu'on en tire ne peuvent être que fausses dans la réalité, et Ganivet a eu raison de la faire remarquer à propos du plan de Man. Mais justement le système de Spirito n'a rien à faire avec la réalité. Il veut retrouver des bases intelligibles pour l'autorité et le consentement, loin de l'impirisme des systèmes basés sur le suffrage et sur la majorité de 51 sur cent. C'est un effort, en somme, religieux. Il a des précédents illustres: La République de Platon, les cités de Dieu de St. Augustin et de Campanella. Le sens augustinien, platonicien, est très important dans notre tradition. C'est pourquoi je dis qu'il faut prendre Spirito au sérieux: non par sa construction, mais par ce qu'il affirme et par ce qu'il nie. Vous comprendrez mieux alors certains besoins profonds de notre révolution.

Quant au cadre formel, je crois que nous ne l'avons pas encore. C'a été un mouvement très naturel et très sain que de retourner vers Rome. Cette réaction spontanée, les intellectuels l'ont développée en un système rhétorique. Il y a déjà bien des siècles que les intellectuels tâchent de faire revivre une image de Rome qui n'en est que les oripeaux. C'est à quoi ils servent trop souvent.

Le danger est très grave chez nous. Car notre maladie nationale, vous le savez, c'est la rhétorique. Et il suffit d'un rien pour y tomber. On nous a gavés d'une romanité d'apparat, alors que la vraie romanité, celle que nous avons retrouvée instinctivement, est ailleurs: c'est la romanité de Machiavel, de Guichardin, de Vico: un sens intense de la réalité, et aussi que cette réalité est au fond incompréhensible.

Veillez pardonner cette formulation un peu elliptique. Je pourrai dire mieux: c'est la capacité d'une attention intense et objective au fait humain, considéré en quelque sorte comme une réalité naturelle, et se prêtant plus à l'action qu'à la théorie.

C'est là qu'est l'origine de cet art de l'Etat, que nous voudrions avoir retrouvé. Là, vraiment, vous pouvez sentir ce consensus qui semble mystérieux à votre regard malgré tout rationaliste. C'est ainsi que se justifie cette étrange place de l'Etat dans la scolastique de Spirito, qui n'est pas seulement hégélienne: c'est à son Etat, comme l'a fait remarquer M. Mounier, que l'on pourrait appliquer le mot du Dieu intérieur à l'homme. Devant lui, l'individu ne peut

compter: le moi est haïssable. Mais il reste la personne, que rien ne peut supprimer: le problème est sensiblement déplacé.

Je crois que maintenant, vous pouvez revenir sur les questions que vous aviez posé, notamment celle de la prédominance du facteur nationaliste, et celle des garanties communes de la personne et de l'Etat; vous verrez la voie de la solution. Et vous trouverez peut-être aussi le temps de la solution. Certains d'entre vous on dit: "pourquoi n'allez-vous pas plus vite?"

Bregs vous parlerait ici de la durée.

Le rythme des solutions, c'est le rythme même de l'organisme nationale et ce rythme est déterminé par tous les facteurs historiques antécédents, qui vivent en nous. Voilà ce que je voudrais dire aux gens de système. L'esprit juridique et systématiseur ne sont que trop vivants parmi nous: et il n'est pas dit, par exemple, que le syndicat juridique n'ait que des avantages par rapport au syndicat de fait.

De même on vous dit: il n'y a pas la liberté, il y a les libertés. Il y a surtout cette liberté intérieure, qui est propre aux hommes engagés dans l'actions.

N'insistons pas trop sur les contradictions, comme l'a dit M. Bottai. Ce sont elles qui fournissent ces tensions nécessaires au dynamisme, à cette marche en avant que certains d'entre vous ont mis en évidence, par contraste avec la staticité russe. Tout ne peut pas être clair et distincte dans la vie: et vous le savez trop bien, vous qui tentez de créer la complexité de l'homme là où les lumière de l'instructions primaire supérieur avaient fait le désert.

Je vous rappellerai plutôt, pour vous reporter sur le plan de la réalité historique, deux phrases de Mussolini qui on été déjà citées ici. L'une, c'est: "Allons au devant du travail qui revient des tranchées" l'autre: "Le fascisme est un phénomène rural". Repensez maintenant au propos de M. Hivert. Je ne vous en dirai pas davantage. Voilà le concret. Et ce concret, il faut s'y tenir.

Il n'exclut pas le spirituel, loin de là. Il y a une convention, entretenue par toute la grande presse du capitalisme, qui identifie l'héroïsme avec l'adoption de certains clichés, l'appel de certains mots d'ordre. Nous avons vu à quelles équivoques cela peut mener, pour peut que l'opinion soit dominée par des organes irresponsables. Mais il ne suffit pas de supprimer la capitalisme, il faut aller aux racines morales. Cette équivoque, elle risque de naître continuellement nous nos pas, car elle est portée par la

rhétorique et par l'hypocrisie.

C'est la rhétorique qui est notre ennemi principal. Mais au moins, nous le savons. J'imagine que c'est ce que Galey entendait dire, lorsqu'il avouait un retour vers certaines conceptions marxistes.

Le problème de classe ne saurait être escamoté par des formules de tapis vert. Il doit être résolu. Et pour cela, il me semble qu'il n'y ait rien de mieux que de créer des situations. Je veux dire une tactique qui consiste à ne se poser, point par point, que des problèmes concrets. Non pas: quelle attitude générale doit prendre l'Italie pour faire bonne figure, ou encore quelle sera la synthèse entre temporel et spirituel, mais bien par exemple: comment allons nous régler les salaires des métallurgistes. Telle est, il me semble la véritable démarche de la création nationale. Je me permets de soumettre à notre ami Aron, comme une interprétation possible de sa dichotonie.

De la réalité au symbole, le chemin est long, quoi qu'en disent les gens de lettre qui croient faire sortir les symboles de dessous leur stylo. Il y faut des générations d'effort humble et quotidien, et des détails précis où la volonté se canalise.

Volonté de détail, qui ne signifie pas esprit de détail: car c'est le contraire de l'esprit créateur. Que ces deux puissent aller d'accord, notre histoire est là pour le prouver.

Le grand moteur de notre classe ouvrière dans les cinquante dernières années, ç'a été le mazzinianisme: une doctrine d'un potentiel énorme, qui n'avait que des contours intellectuels très vagues, et où toute volonté d'action pouvait garder sa forme personnelle. Ce ne fut que la grande concentration capitaliste et le social-démocratie qui peuvent avoir raison de lui. Mais contre celles-là, le socialisme orthodoxe s'est-il montré plus fort?

Permettez moi de conclure. Vous avez eu de essais de logique de la corporation, tel que celui de M.Fontanelli qui vous a beaucoup frappés. Mais je voudrais recommander aussi à votre attention les déclarations des jeunes: Ferraro, Salvadio, Amendola. Ce jeunes gens qui peuvent représenter à vos yeux les directions de maturation collective du fascisme de la seconde génération, ne tendent pas à se renfermer dans le système accompli: ils ont insisté, au contraire, sur le côté volontariste, sur le côté risque, inséparable de toute vie politique: c'est bien l'esprit de Proudhon, sinon sa pensée, qui vit en eux. Vous avez entendu M.Amendola